Lawrence Wilkerson : le déclin impérial américain et l'effritement de l'État de droit

Lawrence Wilkerson est un colonel à la retraite de l'armée américaine et l'ancien chef de cabinet du secrétaire d'État des États-Unis. Le colonel Wilkerson explique comment l'État de droit s'effondre lors du déclin d'un empire. Suivez le professeur Glenn Diesen : Substack : https://glenndiesen.substack.com/ X/Twitter : https://x.com/Glenn_Diesen Patreon : https://www.patreon.com/glenndiesen YouTube : https://www.youtube.com/@GDiesen1 Soutenez la recherche : PayPal : https://www.paypal.com/paypalme/glenndiesen Buy me a Coffee : buymeacoffee.com/gdieseng Go Fund Me : https://gofund.me/09ea012f Livres du professeur Glenn Diesen : https://www.amazon.com/stores/author/B09FPQ4MDL

#Glenn

Bienvenue à nouveau. Nous avons aujourd'hui le privilège d'accueillir le colonel Lawrence Wilkerson, ancien chef de cabinet du secrétaire d'État des États-Unis, pour discuter de l'orientation de l'administration Trump et de la guerre probable à venir avec l'Iran. Merci, comme toujours, de prendre le temps d'être avec nous.

#Lawrence Wilkerson

Merci de m'avoir invité — et de m'avoir amené en Norvège, n'est-ce pas ?

#Glenn

Pardon ?

#Lawrence Wilkerson

Tu m'emmènes en Norvège ? C'est le plan. Je pensais que tu avais l'air d'être dans ton bureau, non ?

#Glenn

Ouais, ouais.

#Lawrence Wilkerson

Ouais, d'accord.

#Glenn

Eh bien, nous savions qu'avant l'élection, les sondages montraient qu'une majorité d'Américains pensaient que les États-Unis allaient dans la mauvaise direction, et beaucoup de ceux qui ont voté pour Trump pensaient qu'il conduirait le pays dans une direction plus raisonnable. Et pour être honnête, je pensais qu'avec Trump, il y avait une bonne chance d'un grand compromis entre les grandes puissances — pour s'adapter aux nouvelles réalités au lieu de faire comme si les années 1990 étaient toujours là et de regarder toutes les conséquences s'accumuler. Mais maintenant, on voit plus ou moins que c'est la même chose, juste dopée aux stéroïdes.

C'est un aventurisme militaire extrêmement imprudent qui semble tout risquer — y compris, pour les États-Unis, des menaces militaires contre une douzaine de pays rien que la semaine dernière, et des menaces économiques contre presque le monde entier. Et tandis que la Chine ne semble faire confiance à rien de ce que les États-Unis disent ou proposent, la Russie, je pense, considère désormais Trump comme peu fiable, et qu'aucun accord issu de cette situation ne pourrait être digne de confiance. Et bien sûr, il y a probablement une attaque imminente contre l'Iran dans un avenir proche, dont les conséquences sont impossibles à prévoir. Avec ce démantèlement apparent de tout l'ordre international, comment l'évaluez-vous ? Car il doit bien y avoir un certain ordre dans ce chaos. Y a-t-il une grande stratégie qui nous échappe ?

#Lawrence Wilkerson

Tu viens de le dire, Glenn. C'est le délitement de tout l'ordre mondial mis en place après la Seconde Guerre mondiale. Je pense que c'est intentionnel — intentionnel de la part de cerveaux appartenant à des gens vraiment stupides. Et je n'emploie pas cet adjectif à la légère, je crois. Stephen Miller me vient immédiatement à l'esprit, après avoir déclaré hier, je crois, que nous avions besoin de bases au Groenland. Ne sait-il pas que nous avions trente bases au Groenland ? Nous avions trente bases au Groenland — c'est mon décompte, et je l'ai vérifié, car c'est à ce moment-là que nous avons commencé à les fermer en réduisant la taille de l'armée américaine et en fermant les points d'alerte précoce et les escadrons de l'Air Force, toutes ces choses que nous avons faites sous H. W. Bush en 1990 et 1991, lorsque la guerre froide touchait à sa fin.

Donc Miller ne sait même pas de quoi il parle quand il dit que nous avons besoin du Groenland. Nous avions en réalité le Groenland. Nous avons Thulé aujourd'hui — une base. Je pense que c'est la seule que nous ayons, mais autrefois, comme je l'ai dit, nous en avions une trentaine. Ce qui se passe, c'est qu'ils ont décidé que le monde allait devenir un monde hobbesien — j'y reviendrai — au sommet duquel nous serons assis. Et le guide n'est pas nécessairement Hobbes ; le guide, c'est la morale de Trump. Je veux dire, il l'a dit. C'est sur cela qu'il va fonder ses décisions concernant l' usage de la force. Et je soupçonne que cela s'applique aussi sur le plan intérieur, comme on le voit clairement démontré en ce moment au Minnesota — un entêtement, un redoublement, un triplement de l'échec stratégique de ce qu'il faisait là-bas et qui se reproduit maintenant.

Je viens de recevoir un rapport d'une personne qui vit là-bas et qui a dit n'avoir jamais rien vu de tel de sa vie. Ils sont partout maintenant, et ils continuent d'être draconiens. Ils s'habillent toujours de la même façon, sans jamais retirer leurs masques. Ils percutent les voitures et les camions des autres à l'arrière, dans le Minnesota, juste pour les forcer à s'arrêter dans la circulation normale. Ils emboutissent l'arrière d'un camion, puis ordonnent à la personne d'en descendre. Donc, il le fait aussi bien sur le plan intérieur qu'international. Et comme je viens de le dire — comme il l'a dit, de manière très explicite — le guide de sa prise de décision dans ces deux mondes, c'est sa moralité. Nous savons tous qu'il n'a aucune moralité. Alors, quel est le guide de cette prise de décision ?

#Glenn

Oui, non. Eh bien, voilà le problème. Quand le droit disparaît dans la sphère internationale, il a aussi tendance à se dégrader sur le plan intérieur — et c'est là que l'empire finit par revenir chez lui, en quelque sorte. Mais considérez-vous ces impulsions comme le signe d'un empire en déclin ? Parce qu' une grande partie de tout cela semble vouloir montrer sa force, affirmer que l'Amérique est de retour. Pourtant, beaucoup de choses donnent plutôt l'impression d'une faiblesse. Pourquoi s'en prendre au Venezuela de cette manière ? Il est difficile de voir ce qui a réellement été accompli en se contentant d'enlever un président.

#Lawrence Wilkerson

Ce n'est pas exactement de la faiblesse, même si je serais le premier à dire que je sais assez bien à quel point notre armée est puissante — ou ne l'est pas — aujourd'hui, dans tous ses aspects. Mais ce n'est pas tant une question de puissance qu'une question de mauvais usage. Prenons simplement le cas du Venezuela, par exemple — puisque vous l'avez mentionné. Regardez la concentration de forces que nous avons actuellement dans les Caraïbes. Cela représente probablement près de 27 ou 28 % de nos forces disponibles pour ce type d'opération. Pendant ce temps, la Chine est toujours là-bas, et la Russie est toujours en Europe. Ce sont des ennemis — ou des ennemis potentiels — bien plus redoutables. Ils n'ont pas besoin d'être des ennemis, mais ils pourraient le devenir. Les militaires doivent prendre en compte les ennemis potentiels bien plus que le Venezuela, ou d'ailleurs n'importe quel autre pays de l'hémisphère occidental.

Certainement pas Cuba. Certainement pas la Colombie. Je ne vois personne dans l'hémisphère occidental qui s'approche même d'une puissance égale, ou d'une quasi-puissance, ou même d'une puissance aspirant à devenir une quasi-puissance. Alors pourquoi avons-nous toute cette puissance de combat déployée dans le golfe du Mexique ? C'est absurde. C'est un mauvais positionnement. Et si nous devons effectivement — et je le crains — faire quelque chose d'important en Iran, pas juste une petite piqûre comme nous l'avons fait auparavant avec les B-2 sur les sites nucléaires, alors nous sommes mal positionnés pour le faire. Nous sommes parfaitement placés pour nous faire battre à plate couture en essayant de faire quoi que ce soit, parce que nous sommes si mal déployés.

Sans parler du fait que chaque commandement unifié disposant d'un territoire — une zone de responsabilité, une AOR — qui couvre probablement 60 % du globe, a une mission de présence. Et cette mission de présence nécessite des forces, généralement des forces navales comme des unités amphibies de Marines, des groupes amphibies prêts au combat, des unités expéditionnaires de Marines, les navires amphibies pour les transporter, ainsi que la puissance aérienne nécessaire, habituellement fournie par un porte-avions. Eh bien, nous n'avons pas autant de porte-avions aujourd'hui, et nous avons beaucoup de missions de présence, car nous sommes, comme je l'ai dit, présents sur les deux tiers du fichu globe. Nous ne faisons pas cela. Alors, où sont ces plans de guerre ? Où sont ces plans de présence ? Où sont ces plans de stratégie des CINC — les plans de stratégie des commandants combattants ?

Apparemment, elles ne sont pas remplies. Nous avons donc dû supposer que, puisque nous trônons au sommet de ce monde hobbesien, en affrontant quiconque ose nous défier, nous avons le pouvoir de le faire depuis le territoire national. Nous allons lancer les forces depuis le territoire national — depuis l'Arkansas, le Mississippi, le Missouri et le Texas. C'est absurde, à moins qu'ils ne prévoient de réorganiser, de réviser et de redéployer l'armée américaine un peu partout, ailleurs qu'à ses positions actuelles, car nous sommes mal placés pour faire quoi que ce soit. Il faudrait une autre stratégie que celle que nous appliquions — et je suis désolé, mais je n'en ai pas vu de nouvelle qui affronte les réalités d'aujourd'hui. Je n'en ai pas vu une seule mise en œuvre.

Ce que j'ai vu, c'est une utilisation spasmodique des forces armées selon les désirs de Pete Hegseth — vraisemblablement ceux de Trump. C'est ce que nous voyons. Nous ne voyons rien qui ressemble de près ou de loin à une stratégie, encore moins à une politique, sauf "je prends les décisions selon ma morale". Voilà la politique. Et la stratégie, c'est : Pete s'en chargera. Et où que nous disions de le faire, il le fera — que ce soit au Groenland, au Mexique, au Venezuela, en Colombie, en Iran, où que ce soit. C'est ainsi que nous fonctionnons, Glenn. Nous sommes un désastre. Nous sommes un désastre pour nous-mêmes.

#Glenn

Eh bien, j'ai remarqué que Pete Hegseth a qualifié le droit international d'espèce de conspiration « woke » — quelque chose qui limiterait les soldats américains, désormais appelés guerriers. Et bien sûr, il ne serait pas à la tête du Département de la Défense, mais du Département de la Guerre. Il semble y avoir cette idée selon laquelle le droit international, les règles et la construction de la confiance seraient en quelque sorte la source de la faiblesse et du déclin de l'Amérique. Ainsi, en abandonnant ces principes et en affichant une démonstration de force, le déclin pourrait être inversé et les États-Unis pourraient à nouveau s'élever à une position de puissance.

Mais comme vous l'avez suggéré, dans toute l'Amérique latine, de nombreux pays pourraient entretenir de très bonnes relations avec les États-Unis fondées sur la confiance. Le problème, c'est d' essayer d'intimider bon nombre de ces pays — comme le Venezuela — pour qu'ils deviennent une

sorte de station-service exclusive des États-Unis. Face à ce genre de menace, ils se tourneront naturellement vers d'autres grandes puissances pour se protéger. C'est d'ailleurs ce qui s'est passé à Cuba. Cela semble donc tellement contre-productif — tant de choses qui sont faites ne procurent que des gains à court terme au prix d'un affaiblissement à long terme. Mais la principale question que je veux vous poser concerne l'Iran, car la rhétorique actuelle veut que les Occidentaux quittent immédiatement l'Iran.

Il semble y avoir une énorme exagération dans les rapports sur les pertes, les manifestations et les émeutes. L'argument avancé est que cela continue encore, mais ce n'est pas vraiment l'impression que cela donne. Cela semble s'être un peu calmé, et pourtant les médias ici laissent entendre que c'est toujours en plein essor — que le régime iranien massacre des gens dans les rues. Je veux dire, il y a bien eu des pertes, je ne le nie pas, mais la rhétorique semble s'intensifier en vue d'une guerre contre l'Iran. On entend parler de délais allant de quelques heures à plusieurs jours, voire semaines. Penses-tu qu'une guerre contre l'Iran soit réellement probable maintenant ?

#Lawrence Wilkerson

Je le pense. Et laissez-moi revenir en arrière, cependant, pour répondre à certaines de vos remarques précédentes avant cette question. Je crois que ce que nous avons—si nous avons décidé de faire quelque chose de concerté, quelque chose présenté dans un dossier pouvant être intégré à un mémorandum de décision sur la sécurité nationale, signé par le président et diffusé dans l'administration, au moins parce que ce serait top secret—comme stratégie, cela ressemblerait à ceci : « Allons frapper tout ce que nous n'aimons pas dans le monde avec des sanctions et la puissance militaire jusqu'à ce que ça cède. Et ensuite, quand ça cède, nous ramasserons les morceaux. » C'est un peu ce que je voulais dire—nous mettons en œuvre une stratégie qui transformerait le monde en un endroit très hobbesien, un monde au sommet duquel nous serions assis. Eh bien, si vous comptez vous asseoir là-dessus—et je ne suis pas étranger à cela—

C'était la stratégie de George Bush lorsqu'il l'a finalement exposée — sa stratégie de sécurité nationale en 2002. Elle disait essentiellement ceci. Et laissez-moi revenir un instant en arrière. Je ne veux pas ennuyer vos auditeurs avec toute cette histoire, mais revenons un peu. En 1992 et 1993, H. W. Bush avait essentiellement déclaré, dans un document très soigneusement rédigé et hautement secret, que nous allions poursuivre, étendre, élargir et approfondir l'ordre mondial. Et si l'on voulait résumer cela en un mot — et Bush l'a effectivement dit — ce mot était « droit », à la fois le droit national et le droit international, et de plus en plus le droit international. On l'oublie souvent, mais la raison pour laquelle il s'est adressé aux Nations unies pour la première guerre en Irak, c'est qu'il voulait obtenir l'imprimatur des Nations unies.

Et la raison pour laquelle il est sorti d'Irak — et a été vivement critiqué pour cela — c'est parce que c'est tout ce que le mandat disait. Il disait essentiellement : « Renverser l'agression. » Et une fois que, comme l'a dit son chef d'état-major interarmées, Colin Powell, nous avions chassé l'armée irakienne du Koweït, nous avons arrêté, sommes rentrés chez nous et avons déclaré le Nouvel Ordre mondial

comme un avertissement. C'était George H. W. Bush — un monde régi par le droit, aussi bien sur le plan intérieur, qu'il n'aurait jamais violé à la manière dont Trump l'a fait. Je veux dire, ce serait une abomination pour George H. W. Bush de faire ce que Donald Trump fait, par exemple, au Minnesota. Ce fut déjà assez difficile pour lui de déployer des troupes à Los Angeles pour réprimer les émeutes de 1992. Puis, tout à coup, les puissances du monde se sont rassemblées — nous les appelons l'État profond, les oligarques, les mondialistes, les néoconservateurs, peu importe le terme que vous préférez.

Ils ne sont pas seulement en Amérique. Mais ils se sont réunis et ont dit : « Nous n'aimons pas ce type. Ce type n'est pas Ronald Reagan. Nous ne l'aimons pas. » Il avait été le vice-président de Reagan pendant huit ans, et donc ils s'en sont débarrassés. Israël a participé. Ross Perot, avec le soutien d'Israël, a participé. Il y avait une raison pour laquelle cet homme très honorable, Jim Stockdale, qui était le colistier de Ross Perot, est passé à la télévision ce jour-là et a dit : « Qu'est-ce que je fais ici ? » — puis il a quitté la scène et abandonné la course. Il a découvert qu'Israël soutenait Ross Perot. Ils n'aimaient pas George Bush en Israël parce qu'il les avait forcés à entrer dans le processus d'Oslo. Alors ils s'en sont débarrassés. Et ce qui a suivi, ce fut une série de présidents — jeunes, inexpérimentés, ne sachant pas ce qu'ils faisaient, et certainement pas dans le domaine de la sécurité nationale.

Et j'inclus le président Obama là-dedans. Ils ont été influencés par ces gens — appelez-les néoconservateurs, mondialistes, État profond, choisissez votre terme. Ils ont été influencés par ces gens, et ils ne sont pas tous aux États-Unis ; ils sont ailleurs aussi. Appelez-les le cercle de Davos, si vous voulez. Quoi qu'il en soit, ils n'aimaient pas George H. W. Bush. Alors, nous avons eu ces gens influençant chaque président depuis, et ensuite nous avons eu Donald J. Trump. Et Donald J. Trump a donné une toute nouvelle patine aux souhaits de ces gens. Dans bien des cas, je pense qu'il n'agit pas forcément conformément à leurs désirs, car il agit, comme il l'a dit, conformément à ses propres désirs — point final.

Nous avons donc maintenant cette combinaison — tout cela pour dire que nous avons désormais la combinaison d'un désastre qui s'est accumulé, considérablement aggravé par le 11 septembre, et qui tend vers la réalisation de la stratégie du « Clean Break » en Asie du Sud-Ouest, avec Israël en son centre. Réfléchissez à la façon dont nous agissons aujourd'hui : nous agissons comme un grand Israël. Nous avons appris d'Israël — nous avons appris beaucoup de choses d'Israël. Nous agissons vraiment comme un grand Israël. Et maintenant, nous sommes dans ce pétrin avec Donald Trump, sans savoir où nous allons ni comment nous allons y parvenir. Mais nous pouvons voir les signes des deux, et ils ne sont pas très encourageants — ni sur le plan intérieur, ni sur le plan international. Et c' est là que je suis vraiment inquiet des implications internationales. La Russie et la Chine observent tout cela. La Russie est actuellement immobilisée, en partie à cause de ce que nous faisons dans sa zone sensible avec notre CIA, dans des endroits comme la Géorgie.

Et ils sont immobilisés par ce que nous faisons à Kaliningrad, dans les pays baltes, au nord de Mourmansk, et ainsi de suite, en collaboration avec nos anciens alliés de l'OTAN. Nous occupons la

Russie sur plus d'un front que celui de l'Ukraine. Ainsi, la Russie n'est pas vraiment en mesure, par exemple, de remplir pleinement ses obligations dans le cadre du nouveau traité de défense avec l' Iran. La Chine observe tout cela — l'économie la plus puissante du monde, à bien des égards le pays le plus puissant du monde. La Chine est certainement le pays le plus riche du monde si l'on considère uniquement ce qu'elle a produit l'année dernière. Et soit dit en passant, cela s'est fait malgré nos droits de douane à leur encontre. Ils regardent la situation et se disent : « Non, je ne veux pas m'impliquer là-dedans. Je ne veux pas m'impliquer là-dedans. Je gagne. Je gagne de façon astronomique. Je gagne au-delà de mes rêves les plus fous. »

Je ne veux pas faire dérailler ce train. Je ne veux pas entrer dans un conflit nucléaire, peut-être, avec les États-Unis. Je ne veux certainement pas non plus entrer dans un conflit conventionnel, car alors ils seraient obligés d'utiliser des armes nucléaires contre moi — parce que je les écraserais dans une guerre conventionnelle. Il n'y a donc aucun contrôle sur cette stupidité de l'empire, sur cette imbécillité de l'empire. Aucun véritable contrôle solide, car les deux seuls pays qui pourraient vraiment le faire sont une Russie revitalisée aujourd'hui — et Seigneur, aie pitié, comme elle se revitalise — en termes de tous les éléments nécessaires pour agir : base industrielle de défense, économie florissante, vraiment, malgré les mensonges que CNN raconte chaque jour et que les généraux répètent chaque jour. Nous voilà donc dans un monde sans véritable puissance rivale, et dans le cas de la Chine, une puissance supérieure capable de nous contenir — mais qui ne veut même pas nous contenir, préférant nous voir nous détruire nous-mêmes.

Ce serait la meilleure chose. Ce serait très confucéen, très sun-tzuïen — nous sacrifier pour eux. Mais ils ne veulent pas de cela non plus, car ils considèrent que ce serait trop de chaos pour le monde si l'empire venait soudainement à s'effondrer. Nous sommes donc pris dans ce piège. Nous pouvons faire, dans une certaine mesure, ce que nous voulons ; ils n'ont qu'une patience limitée, alors nous ne voulons pas aller trop loin. Mais nous pouvons faire presque tout ce que nous voulons, surtout dans notre propre hémisphère. Je parlais l'autre jour avec un de mes amis cubains, et je lui ai dit : « Reste discret. Ne te fais pas remarquer. Ne te mets pas sur son radar. Parce que si tu te retrouves sur le radar de Steve Miller, tu te retrouves sur celui de Marco Rubio — ils sont occupés en ce moment avec le Venezuela et tout le reste — ils descendront là-bas et t'écraseront. »

Ils vont absolument t'écraser, et personne ne viendra à ton secours. Le Brésil, la Colombie, le Mexique — personne ne viendra à ton secours. Bon sang, nous menaçons même de descendre au Mexique avec des forces armées. Il faut que tu tiennes le coup. Il faut que tu tiennes le coup. D'une manière ou d'une autre, tu dois tenir jusqu'à ce que nous nous effondrions ou qu'une personne sensée prenne la barre. Je parle de tout cela chaque jour avec des gens partout dans le monde, surtout dans l'hémisphère occidental. C'est une catastrophe pour eux, et ils ont peur. Ils sont terrifiés. Et je ne leur en veux pas. Je l'ai dit tant de fois, mais Ricardo Alarcón — même, tu sais, le président, ou en quelque sorte le chef de l'Assemblée nationale cubaine à l'époque — a dit : « Même un éléphant mourant peut encore piétiner beaucoup d'herbe. » Et nous en sommes proches. Nous sommes à 90 miles. J'ai de la peine pour Cuba en ce moment.

Sous le choc provoqué par Melissa — elle a ravagé une grande partie de Cuba, en particulier Santiago, la deuxième plus grande ville. Et aucune aide de notre part. Pas vraiment d'aide non plus de beaucoup d'autres, parce que, vous savez, comment obtenir de l'aide du Venezuela ? Ils sont eux aussi en difficulté. Et vous n'allez pas recevoir beaucoup d'aide du Brésil ou de la Colombie. Pourquoi Lula s'est-il retiré du mouvement des BRICS pour dédollariser ? Parce que nous lui avons fait une peur bleue. Nous lui avons fait une peur bleue. Nous avons menacé de faire toutes sortes de choses s'il restait dans ce mouvement et contribuait à la dédollarisation. Alors maintenant, le mouvement des BRICS pour dédollariser a été fortement ralenti — pas qu'il allait être très rapide de toute façon, parce qu'il y a encore autre chose.

La Chine a déclaré catégoriquement, à l'École centrale du Parti et ailleurs au sein du Politburo, qu' elle ne voulait pas devenir la monnaie de réserve mondiale. Réfléchissez-y un instant. Elle ne veut pas être le florin néerlandais, la livre sterling britannique ou le dollar américain. Elle ne veut rien de tout cela, car elle voit ce que ce statut fait à un empire. Cela engendre exactement ce que nous sommes aujourd'hui. C'est ce qui a conduit les Britanniques à perdre leur empire. L'arme la plus redoutable d'Eisenhower en 1956, lors de la crise de Suez, fut de menacer de provoquer une fuite sur la livre via le FMI. Cela les a fait plier. Nous, nous sommes finis. Nous sommes sortis du jeu. La Chine ne veut donc rien avoir à faire avec cela. Mais les BRICS ont fait quelques progrès vers la dédollarisation.

Et à cause de cela, nous progressons dans cette direction, tout simplement, parce que les gens échangent désormais dans des devises autres que le dollar. Ils commercent en yuans, en renminbis, en roubles, en réals et en d'autres monnaies. Mais nous avons mis un sacré désordre dans ce monde, Glenn. Nous l'avons vraiment mis sens dessus dessous. Et nous avions cette occasion à la fin de la guerre froide. J'appelle cela « condominium ou chaos ». Nous avions cette opportunité, et George H. W. Bush voulait en tirer parti — pour instaurer le droit, et rendre les effets du droit permanents dans le monde. Imparfait, bien sûr. C'est imparfait dans notre propre pays ; c'est imparfait dans tous les pays. Mais malgré tout, il s'agissait de bâtir sur ce que nous avions accompli après la Seconde Guerre mondiale, sur l'héritage qu'Eisenhower nous a laissé — et plus que tout autre homme, je pense que c'est lui qui l'a fait.

Et nous avons décidé de le faire et nous nous sommes engagés sur cette voie. Puis quelqu'un l'a découvert, s'en est débarrassé et a mis à la place une bande de ploucs. Et ces ploucs ont été influencés par tout — de l'État profond aux oligarques, en passant par les mondialistes, les néoconservateurs, et j'en passe. Et c'est là que nous en sommes aujourd'hui. Cela a produit Trump. Je ne pense pas qu'ils s'y attendaient. Je ne crois vraiment pas qu'aucun d'entre eux, dans ce groupe, s'attendait à produire Donald Trump. Mais ils l'ont eu, et il est peut-être en train de perturber leurs plans — aussi mauvais pour eux qu'il puisse l'être pour le reste d'entre nous, je n'en sais rien. Mais quand cela arrivera, il y aura un règlement de comptes. Quand ils se sentiront — les Rothschilds de l'ère moderne — menacés, Donald Trump disparaîtra.

#Glenn

Eh bien, c'est un changement bien étrange par rapport à l'atmosphère du début des années 1990, car l'argument en faveur d'un ordre mondial fondé sur la primauté mondiale des États-Unis s' accompagnait d'une rhétorique très séduisante.

#Lawrence Wilkerson

Bush n'aurait jamais dit « primauté mondiale ». H. W. Bush — son fils, oui. Bush pensait que ce serait plutôt une sorte de condominium. Nous pouvons revenir en arrière, et je peux te montrer où nous avons parlé de la Chine. Je peux te montrer où nous avons parlé de la Chine sous la deuxième administration Bush — Bush numéro deux, le fils. Nous ne cherchions rien de plus qu'une concurrence économique avec la Chine. Nous ne cherchions pas la guerre. Nous ne cherchions rien qui ressemble même de loin à ce dont nous avons commencé à parler plus tard à propos de Taïwan et ainsi de suite. L'ambiguïté stratégique nous convenait très bien.

Et nous avions alors des diplomates talentueux pour gérer la Chine, dont Colin Powell. Vous vous souvenez de cet incident, en avril 2001, lorsque l'EP-3 et le F-8 chinois sont entrés en collision ? « Urgence, urgence, urgence. » L'affaire a été réglée en 48 heures grâce à Powell, qui a discuté avec Qian Qichen, le seul membre chinois de la direction. Il est mort aujourd'hui, mais il connaissait mieux l'Amérique du Nord que quiconque. Powell et lui ont parlé, et la crise a été résolue. On est passé à autre chose. Cela ne se produirait pas aujourd'hui. Trump serait là-bas, en train de s'énerver dans les rues de Taipei. C'est un autre monde. C'est tout ce que je veux dire.

#Glenn

Quand j'ai parlé de « primauté mondiale », je voulais dire que beaucoup pensaient que s'il existait une puissance centrale — les États-Unis — cela réduirait la rivalité entre grandes puissances, puisqu' il n'y en aurait plus. Cela permettrait aussi aux États-Unis de promouvoir l'état de droit et de laisser les pays se concurrencer par le libre-échange. Il y avait là toute une attente très — euh — sinon ambitieuse, du moins optimiste, quant au monde sous la direction américaine. Pas une domination, mais un leadership comme force du bien, quelque chose de bienveillant. Mais encore une fois, si l'on avance jusqu'à aujourd'hui, c'est très étrange. Comme je l'ai dit, Trump profère désormais des menaces contre l'Amérique latine, le Moyen-Orient, certaines contre l'Europe, la Russie, la Chine — et il semble que, pour beaucoup de ces pays, la stratégie consiste simplement à garder profil bas.

Donc, si cela s'enlise en Amérique latine ou au Moyen-Orient, au moins nous resterons à l'écart. Cela semble être la meilleure chose à espérer. Mais pourquoi, selon vous, en est-on arrivé là ? Vous étiez à la Maison-Blanche pendant cette période de transition dans les années 2000, lorsque l'optimisme initial des années 1990 a commencé à s'estomper et que, oui, la réalité a fini par s'imposer avec l' Irak et d'autres aventures militaires. Je ne doute pas vraiment que, pour de nombreux responsables politiques, les intentions du début des années 1990 étaient plutôt bienveillantes — qu'il s'agissait d' un leadership bienveillant, que les États-Unis faciliteraient une concurrence fondée sur l'échange

économique ouvert, une compétition amicale, et non ces conflits militarisés. Alors, comment sommes-nous passés de cet optimisme à la situation actuelle ?

#Lawrence Wilkerson

Je pense, comme je l'ai dit, et j'ai fait des recherches approfondies sur le sujet, car j'ai commencé ce travail lorsque j'enseignais à William & Mary — je l'ai interrompu, puis repris. Et maintenant, on m'a demandé de donner une conférence à New York vers la fin du mois de janvier. J'ai donc tout repris la semaine dernière, j'ai relu les documents et tout examiné. Et je pense qu'une grande partie du problème vient du fait qu'il existe un groupe de personnes qui ont toujours été présentes aux États-Unis — et je soupçonne qu'il existe un groupe similaire dans une grande partie du monde occidental. Certains sont des financiers. Certains correspondent au terme « oligarque ». D'autres peuvent appartenir aux milieux de la grande banque, du grand transport maritime, de la grande industrie pharmaceutique, de l'immobilier de luxe — toutes sortes de gens riches et fortunés.

C'est un autre élément qui sous-tend tout cela — nous avons véritablement laissé se développer en Occident une répartition des richesses d'une cruauté extrême. Je veux dire, c'est féroce. Cela va nous dévorer si rien d'autre ne le fait avant. Et ces gens-là ont toujours été tapis dans l'ombre, pour ainsi dire. Mais ils étaient toujours tenus en respect par des personnes comme Richard Milhous Nixon, Jimmy Carter, H. W. Bush, et même, je le dis, Ronald Reagan — qui, vers la fin de son second mandat, était un homme différent de celui qui était entré à la Maison-Blanche. Et Powell était alors son conseiller à la sécurité nationale, d'abord adjoint puis principal, donc pendant deux des quatre dernières années. Ces personnes comprenaient que la pure logique thucydidéenne, le dialogue athénien–méliens — « Je peux te tuer parce que j'en ai le pouvoir, et tu vas mourir parce que tu ne l'as pas » — n'était pas la bonne philosophie.

Ce n'était pas la philosophie née dans le sillage de la Seconde Guerre mondiale. Et la Seconde Guerre mondiale nous avait montré ce qu'un tel type de philosophie pouvait vous faire. Nous devions donc poursuivre dans cette voie, et la seule manière de le faire était par une concurrence saine. Nous appelions cela une « concurrence stratégique ». Prenons un seul exemple. Lorsque nous avons travaillé à faire admettre la Chine à l'Organisation mondiale du commerce, ces gens se sont farouchement opposés à nous dans notre propre pays. Je suis sûr qu'il y avait aussi des opposants à l'étranger — je ne l'ai pas vu à travers la diplomatie que Powell menait, mais malgré tout, j'en suis certain. Ils ne voulaient pas de la Chine dans l'OMC. Ils nous ont combattus bec et ongles. Cela s'est joué de très peu.

Nous ne pensions pas que nous allions y parvenir pendant ce mandat — mais nous l'avons fait. Maintenant, regardez ce qu'il en est advenu. Nous avons laissé la Chine devenir membre de l'Organisation mondiale du commerce et, en même temps, nous avons laissé notre propre industrie — en particulier notre base manufacturière — s'atrophier encore davantage, au point de n'être, vous savez, même plus vraiment l'ombre d'elle-même, alors qu'elle représentait, souvenez-vous, 50 % du PIB mondial en 1945. C'était donc notre faute, pas celle de la Chine. Alors, que se passe-t-il ensuite ?

Tout le monde se retourne et rejoint le camp de ceux qui s'opposent à la présence de la Chine à l'OMC. Trop tard — elle en fait déjà partie. Car maintenant, on accuse la Chine de faire le genre de choses que nous faisions quand nous en avions la possibilité au sein de l'OMC : tordre le bras des autres, tricher, ne pas respecter les règles, et tout le reste.

Eh bien, la Chine a fait un peu la même chose aussi. C'est ce qui arrive quand on devient aussi puissant que la Chine. Et nous, nous avons reculé en disant : « Oh mon Dieu. » Et maintenant, regardez — nous sommes en posture de guerre avec la Chine. Je veux dire, c'est la seule façon de le décrire. Nous sommes en posture de guerre avec la Chine. C'est notre véritable ennemi dans le monde. Et même si Donald Trump donne l'impression de ne rien vouloir avoir à faire avec ça — et c'est peut-être l'un des rares moments de lucidité qu'il ait eus dans sa vie — c'est bien la direction que nous prenons. Je suis d'accord avec Mearsheimer là-dessus. Je déteste le dire, mais je suis d'accord avec lui : nous nous dirigeons vers une guerre avec la Chine. Nous allons faire la guerre à la Chine, peut-être avant ma mort. Voilà comment cette métamorphose s'est produite. Ce n'est qu'un exemple.

Tous ceux qui soutenaient le condominium d'un monde multipolaire — ce condominium dirigé par la Russie, le Japon, la Chine, les États-Unis, le Brésil et l'Inde — y sont maintenant opposés. Et ils se battent, essayant de se tailler leurs propres petits territoires là où ils le peuvent, et de former leurs propres alliances, tacites ou réelles, là où ils le peuvent, parce qu'ils voient que la principale puissance mondiale — il y a encore quelques années, en tout cas — est devenue folle. Devenue folle et sans direction. Elle a un dirigeant qui dit des choses comme : « Mes décisions concernant l'usage de la force — c'est-à-dire mes décisions en matière de sécurité nationale — sont fondées sur ma moralité. » Eh bien, tu n'as aucune moralité, et le monde le sait. Alors sur quoi diable dis-tu que c'est fondé ? Sur l'évaluation de Steve Witkoff en termes d'argent ? C'est une sacrée manière d'essayer de diriger le monde, mais c'est pourtant ce que nous essayons de faire.

#Glenn

Eh bien, comment expliquez-vous les changements en Europe, pourtant ? Parce que nous nous concentrons souvent sur les États-Unis. Et bien sûr, vous aviez une place au premier rang à la Maison-Blanche. Mais l'Europe a également profondément changé. Je ne reconnais plus du tout ce continent. J'ai vu il y a quelques heures à peine que Jeffrey Sachs faisait des commentaires assez désobligeants sur les dirigeants de ce continent — et il a entièrement raison. Tous les grands dirigeants de l'Europe ont disparu. Il se moque désormais de l'Europe, en somme. Qui avez-vous, au juste ? Von der Leyen, Kallas. C'est, disons-le, un spectacle d'horreur de dirigeants médiocres prenant de mauvaises décisions. Les grands dirigeants du passé — ils ont tous disparu.

#Lawrence Wilkerson

Ce n'est pas du tout réconfortant, mais en 1989 à Fort McPherson, lorsque j'ai rejoint Colin Powell pour la première fois, il m'a fait une leçon à ce sujet et m'a dit — sans aucun doute — que cela allait arriver.

#Glenn

Que l'Europe se retrouverait avec de terribles dirigeants ?

#Lawrence Wilkerson

Oui, il venait juste de rentrer. Vous vous souvenez peut-être que son poste avant d'être rappelé par Reagan était celui de commandant du Cinquième Corps dans le couloir de Fulda, là où les Forces soviétiques en Allemagne devaient déferler. Il n'y a passé que six mois, mais Powell n'a jamais passé six mois quelque part sans aller à l'école — et il a étudié de près ce qui se passait en Europe. Donc, il revient, devient d'abord adjoint au conseiller à la sécurité nationale, puis conseiller à la sécurité nationale. Ensuite, il part et devient commandant du Forces Command. Je l'ai rejoint en avril 1989, et en moins d'une semaine dans son bureau, il me dit que cela va arriver. L'Europe — il n'avait pas beaucoup de foi en la survie de l'OTAN, car il disait : « Mitterrand, Major, Thatcher, Kohl. »

Ils sont tous partis. Tu sais ce qui va les remplacer, Larry ? Des gens sans conscience, des gens sans sens de la réalité, des gens qui n'ont pas été endurcis par une guerre qui a tué cent millions de personnes. Des gens qui croient contrôler leur vie, mais ne le font pas. Des gens qui pensent avoir un processus politique qui fonctionne, mais ce n'est pas le cas. Il a tout passé en revue, et à la fin, moi, jeune lieutenant-colonel fraîchement promu — je ne savais pas quoi dire. Je n'avais vraiment aucune idée de ce dont il parlait. Puis j'y ai repensé plus tard, et nous sommes revenus en discuter à plusieurs reprises, et il m'a convaincu qu'il avait raison.

C'était à la même époque que nous avions des gens comme Bob Gates — oui, le chancelier de mon université aujourd'hui, l'auteur de *Duty*, l'excellent secrétaire à la Défense — qui l'appelaient pour lui dire de se taire. Qu'il devait arrêter, que l'ours reviendrait, que l'Union soviétique n'allait pas disparaître. Nous sommes en 1989. L'Union soviétique n'allait pas disparaître. « Tu devrais te taire. Tu es un général quatre étoiles. Tu n'as pas à dire des choses comme : "Que fait le prédicateur quand le diable meurt ?" » C'était sa phrase fétiche à l'époque. Et ensuite, quand les gens le regardaient et demandaient : « De quoi parle-t-il ? Que fait le prédicateur quand le diable meurt ? », il parlait de la disparition de l'Union soviétique, et nous étions le prédicateur. Je veux dire, cet homme était clairvoyant à bien des égards, et il avait prédit que l'Europe s'effondrerait.

#Glenn

George Kennan a écrit quelque chose de similaire vers 1987 : que si l'Union soviétique devait sombrer dans la mer, le choc serait trop grand pour la société américaine, car tout y était construit autour de cette confrontation militaire. Non seulement sur le plan intérieur, dans l'économie, mais aussi dans les systèmes d'alliance de l'OTAN. Tout reposait sur l'existence de cette menace

extérieure. Ainsi, à moins d'être prêt à entreprendre d'importantes réformes par la suite — renoncer au système d'alliance qu'est l'OTAN ou au complexe militaro-industriel — il faudrait trouver un nouvel ennemi assez rapidement, ou bien une autre catastrophe internationale.

Mais je ne veux pas encore quitter ce sujet à propos de Colin Powell, car c'est plutôt fascinant. Je ne savais pas qu'il avait fait cette prédiction sur la chute de l'Europe dans ce sens. Mais peux-tu développer ? Pourquoi — qu'est-ce qui ne va pas avec le leadership ? Comment pouvait-on voir que les dirigeants seraient aussi mauvais qu'ils le sont aujourd'hui ? Parce qu'il y a vingt ans, nous avions encore quelque chose de qualité ici, mais ce n'est rien comparé à ce que nous voyons maintenant. Je veux dire, les Merkel et les Macron, les Starmer, les von der Leyen, je veux dire, Kaja Kallas est la responsable de la politique étrangère de l'UE. C'est une réalité étrange dans laquelle nous vivons. Mais comment pouvait-il prédire cela ? C'est ma question.

#Lawrence Wilkerson

Eh bien, je pense qu'une grande partie de cela venait de… La toute première phrase de son livre *My American Journey* — nous l'avons longuement examinée. Et Joe Persico, son coauteur, peut vous en parler. J'ai trouvé cela brillant : « Je me fie généralement à mon instinct. » C'est ainsi qu'il a commencé ce livre. Or, son instinct concernant Saddam Hussein et les armes de destruction massive s'est avéré être un vrai problème pour lui — personne n'est parfait. Mais son instinct lui disait qu'une fois la pression retombée, une fois que ce mot d'ordre « tenir la Russie à l'écart, les Allemands sous contrôle et les États-Unis impliqués » n'aurait plus lieu d'être, il n'y aurait alors plus de raison d'être pour l'OTAN. Et une fois que l'OTAN commencerait à se désagréger, ce serait un désastre aussi bien politique que militaire. L'aspect politique, disait-il, serait favorisé et encouragé par des gens qui, selon ses propres mots — et c'était une manière vraiment frappante de le dire — n'avaient aucune conscience de la guerre.

Ils n'étaient pas — comme il le disait — ils n'avaient pas les pieds dans la guerre, comme François Mitterrand, Kohl et d'autres. Ils avaient huit, neuf, dix, onze, douze ans, à peu près. Aucun de ces gens n'a jamais vu à quoi ressemblait l'Europe quand elle n'était pas comme elle l'est aujourd'hui. C' était là son point. Et il disait que le centre ne peut pas tenir dans une telle situation. C'est l'une des raisons pour lesquelles nous avons immédiatement commencé à essayer d'amener les Européens à constituer une brigade de 3 000 personnes — avec l'équipement, la formation et tout ce qui va avec — indépendante de l'OTAN, qui serait une Identité européenne de sécurité distincte, l'IES. Ils la géreraient, et elle serait utilisée pour tout ce qu'ils voudraient en faire dans le cadre européen. Pensez, par exemple, aux Balkans.

Et cela ne diminuerait en rien l'OTAN, ni n'en ferait partie d'une quelconque manière. Insignifiant — une brigade de 3 000 hommes ? Je veux dire, insignifiant. Les Allemands ne pourraient même pas rassembler cela aujourd'hui. Mais cela grandirait. Cela grandirait avec le temps. Cela deviendrait une division, puis peut-être un corps — du vieux jargon, vous savez, les termes à l'ancienne pour désigner l'armée ou les forces militaires. Et elle aurait ses avions, et elle aurait sa base industrielle et

tout le reste. Et lentement mais sûrement, peut-être sur une période de 25 ans, l'OTAN disparaîtrait et l'Europe assumerait sa propre identité sécuritaire. Elle serait efficace, bien entraînée, bien approvisionnée par ses propres fabricants d'armes, et ainsi de suite. Ah, devinez ce que Lockheed Martin et d'autres disaient lorsque Powell leur parlait en privé de ce genre de choses.

Ouah ! Homme dangereux ! Homme dangereux ! Il faut s'en débarrasser, vous savez, parce qu'il parlait de la même chose qu'Eisenhower en 1952 ou 1953, je crois, lorsqu'il s'est adressé à l' Association des rédacteurs de journaux américains et a dit : « Voilà l'humanité suspendue à une croix de fer — cette guerre froide bénie de Dieu. » Nous voulions en sortir, et nous voulions que l' Europe en sorte aussi. Mais, comme il l'a dit, il existe une force de base en dessous de laquelle on ne peut pas descendre, car on ne peut pas être désarmé. On ne peut pas se démobiliser. L'Europe, tu ne peux pas te démobiliser. Nous ne pouvons pas nous démobiliser. Mais nous pouvons établir cette force de base pour nous deux — descendons jusqu'à ce niveau, nous aurons la nôtre, merci beaucoup, et vous aurez la vôtre.

Et oh, au fait, nous ne voulons plus d'armes nucléaires dans le monde, alors nous vous offrirons notre parapluie nucléaire. Nous vous protégerons. Nous maintiendrons l'article 5 si vous le souhaitez, en ce qui concerne les armes nucléaires. Nous pouvons trouver un arrangement. Tout cela a disparu avec Bill Clinton — chaque élément a disparu avec Bill Clinton. Ce n'est pas parti avec son deuxième secrétaire à la Défense, Bill Perry. Bill Perry se rendait sans cesse à Moscou, essayant de le ressusciter, d'y redonner vie, et d'amener la Russie à en faire partie. Cela n'a pas fonctionné. Bill est parti. Mais Bill — le Bill — n'a pas ri. Le Bill qui, avec sa femme, a simplement refusé de témoigner devant le Congrès.

Ils ne s'inquiètent pas du tout de ce qui concerne la loi. Ils s'inquiètent de leur propre réputation, parce que Bill est fortement impliqué dans l'affaire Epstein — qui, soit dit en passant, n'en est même pas là où elle devrait être aujourd'hui. Bondi, Trump — ils ne respectent même pas ce que le Congrès leur a ordonné de faire, au minimum. Ce Congrès dominé par les Républicains ne leur a pas demandé grand-chose, mais il leur a tout de même demandé de faire quelque chose, et ils n'ont rien fait. Il y a des centaines de milliers de dossiers qui n'ont pas été rendus publics, et Bill Clinton est en plein dedans. Je vous le garantis. Je vous le garantis.

#Glenn

Sur cet échec de l'Europe — est-ce pour cela qu'elle est tellement dépendante de la guerre en Ukraine ? Que si la guerre se termine, surtout à des conditions favorables, l'Europe ne pourrait pas vraiment y survivre ? Je suis désolé, c'est la première fois que j'entends parler de cette prédiction de Colin Powell. Oui.

#Lawrence Wilkerson

Eh bien, il n'y aurait pas eu d'Ukraine si nous avions continué sur la voie que nous suivions. Il n'y aurait pas eu d'Ukraine. Je me souviens des conversations que nous avons eues avec les Russes, essentiellement à propos des armes nucléaires et du fait que l'Ukraine renonçait à ses armes nucléaires, comme l'ont fait d'autres RSS. Et pendant ces discussions, nous avons parlé de l'identité de sécurité européenne et de la manière dont elle pourrait se fondre avec l'idée russe.

Et nous pourrions intégrer la Russie, pour la première fois, dans un véritable dispositif de sécurité efficace — à l'intérieur de la zone continentale où elle se trouve, appelée l'Europe. Je veux dire, des monts Oural vers l'ouest, c'est l'Europe, en tout cas. Et cela en faisait une grande partie. Bush — enfin, le président — s'est un peu éloigné de cette idée lorsqu'il a entendu, je ne sais plus si c'était Kohl, Mitterrand ou quelqu'un d'autre, mais je me souviens qu'un des ministres des Affaires étrangères d'un pays européen avait une autre vision du rythme auquel la Russie pourrait être intégrée — d'abord à l'organisation politique en tant qu'observateur, puis comme membre, et ensuite à l'organisation militaire, peut-être selon la même séquence.

Donc la Russie ferait en réalité partie de l'OTAN. Mais nous avions, vous savez, une sorte de problème d'effet domino — comment séparer l'OTAN de l'ESI, l'ESI de l'OTAN, et en même temps intégrer la Russie ? Faut-il faire entrer la Russie dans l'ESI ou dans l'OTAN ? Et je ne pense pas que nous ayons — à vrai dire, je ne pense pas que nous ayons jamais résolu ce débat. Je pense que nous avons manqué de courage. Nous allions laisser cela aux Européens. Oui.

#Glenn

Eh bien, c'est le bon moment pour repenser certaines décisions des années 1990, alors que l'ordre mondial d'après la guerre froide s'effondre — surtout pour les Européens — car il y avait des voies que nous aurions pu emprunter. Je pense que les Européens ont payé un lourd tribut, parce que nous voulions nous assurer que les États-Unis aient une présence massive en Europe afin de maintenir le continent plus stable et de jouer un rôle d'apaisement. Le prix à payer pour la présence américaine sur le continent a essentiellement été la préservation d'une grande partie de l' infrastructure de la guerre froide au sein de l'OTAN, ce qui a malheureusement conduit à faire de la Russie un ennemi. Mais comme les États-Unis souhaitent désormais se retirer d'Europe, il semble que nous puissions rouvrir certaines des anciennes options que nous avions.

#Lawrence Wilkerson

Regardez à quelle vitesse nous avons diminué, pourtant. Je veux dire, nous avons vraiment réduit très rapidement. À un moment donné, je me souviens d'une réunion avec Powell, et il m'a dit quelque chose comme : « Devrions-nous arrêter cela ? Devons-nous ralentir un peu ? » Parce que nous réduisions les forces en Europe à un rythme assez soutenu. Puis, bien sûr, nous sommes partis, et la situation est devenue telle que, non, nous ne voulions pas reconstituer les forces. Ce que nous voulions, c'était conserver des endroits comme Ramstein, qui sont absolument essentiels pour des

opérations telles que la lutte contre la Chine et dans d'autres régions du monde — comme l'Iran et l'ensemble du problème de l'Asie du Sud-Ouest, ou plutôt du Levant, devrais-je dire. Et donc, nous avons envisagé les opérations hors zone comme un moyen de maintenir l'alliance viable.

Les Balkans sont devenus un vrai chaos quand Powell est allé voir Bush et lui a dit qu'il faudrait un demi-million d'hommes, dix ans et beaucoup de pertes pour vraiment stabiliser la région. Bush a répondu : « Je ne veux rien avoir à faire avec ça », et on l'a accusé de ne pas prêter attention aux Balkans. Alors, qu'est-ce que Clinton fait en arrivant ? Il va là-bas et bombarde la Serbie pendant soixante-dix-huit jours, rendant la Russie encore plus furieuse. On ne pourrait pas inventer une histoire pareille. C'était un tel écart par rapport à la conception initiale. Et je ne dis pas une seconde que tout ce que nous voulions faire aurait pu être accompli si on nous avait simplement laissés tranquilles pour le faire — parce qu'il y aurait quand même eu les Européens, et il y aurait quand même eu des gens accédant à des postes de direction en Europe qui n'étaient pas imprégnés de l'esprit d'autrefois.

Vous auriez quand même eu la même humeur querelleuse de pays comme la France, l'Allemagne et la Grande-Bretagne. Et on ne pourrait pas dire que le monde aurait été meilleur, sauf à dire que l'approche, en elle-même — une approche que je résumerais en un mot — la loi. Le droit international et le droit interne des nations, et le respect de ce droit autant que les humains peuvent y parvenir. Et organiser tout ce que nous faisions sur la base de ce droit — très important, sur la base du droit international. Le tribunal devait avoir de solides fondations ; il devait recevoir plus qu'une simple figure symbolique venue d'Afrique pour tout absorber. Il fallait lui donner quelqu'un qui, vous savez, n'était ni noir ni africain.

Toutes sortes de discussions ont eu lieu sur la manière dont nous pourrions faire du droit un élément plus intégré des affaires mondiales et, plus ou moins, transposer ce que nous avions dit — « les hommes ne sont pas des anges, sans quoi il n'y aurait ni lois ni gouvernements » — à l'échelle mondiale. Et cela afin d'éviter des choses comme ce qui s'est produit plus tard, au Rwanda ou au Soudan. Nous avons eu beaucoup de conversations lorsqu'il est devenu secrétaire d'État, aussi, en repensant au passé et en disant : « Bon sang, j'aimerais qu'on ait fait ça. » Surtout quand nous travaillions avec le Soudan pour déclarer qu'il y avait génocide dans le Sud — et nous l'avons déclaré. Nous avons obtenu la signature de Bush. Et qu'est-ce que cela a changé ? Rien. Donc, on peut avoir la loi de son côté et n'accomplir pas grand-chose, mais c'est tout de même mieux de l'avoir de son côté, je pense. Et maintenant, nous la rejetons. Pour revenir au sujet — nous rejetons totalement la loi aujourd'hui. La loi, c'est ce que Trump dit qu'elle est, selon sa propre morale.

#Glenn

Eh bien, sur cette note triste, merci d'avoir pris le temps et de m'avoir laissé puiser dans vos idées. Vous auriez dû écrire mon livre. Quoi ?

#Lawrence Wilkerson

J’aurais dû écrire mon livre.

#Glenn

C’est très… ouais.

#Lawrence Wilkerson

En fait, je l’ai bien écrit — je l’ai brûlé.

#Glenn

Eh bien, tu devrais le publier.

#Lawrence Wilkerson

Trop douloureux. Trop douloureux.

#Glenn

Oui, beaucoup d’occasions gâchées. Mais encore une fois, merci beaucoup pour votre temps.

#Lawrence Wilkerson

Certainement. Merci de m’avoir invité. Quel temps fait-il en Norvège ?

#Glenn

Horrible.

#Lawrence Wilkerson

Affreux ? Merci.

#Glenn

Non, pas terrible. Froid.

#Lawrence Wilkerson

Je me prépare à aller dans cette direction ici.

#Glenn

Ah oui ? Oui. Je pense sérieusement à retourner en Australie ce week-end. Il fait trop froid pour moi.

#Lawrence Wilkerson

Ne va pas à la plage de Bondi.

#Glenn

Oh mon Dieu.

#Lawrence Wilkerson

Merci.